L'ASSOCIATION POUR LA JUBILATION DES CINÉPHILES
VOUS PROPOSE AU PATHÉ MÂCON
jeudi 3 octobre 2024 à 18h30

Soirée indienne

Collation d'inspiration indienne (prix libre) pour les personnes assistant aux 2 séances

L'Embobiné et Effervescence mettent un focus sur le cinéma indien indépendant en proposant 2 films dans le cadre des séances spéciales en amont du Festival Effervescence .

Vu d'Occident, le cinéma indien semble souvent se borner aux films de Bollywood, ces longs mélos sirupeux entrecoupés de chants et de danses. La réalité est plus complexe : il existe en Inde un foisonnement de cinémas reflétant la gamme des cultures de ce pays continent. Depuis quelques années, de nombreux cinéastes indépendants livrent des films passionnants en prise directe avec les bouleversements de la société indienne. Un phénomène favorisé par la montée en puissance des plateformes de diffusion du type Netflix.
La spectaculaire montée en puissance du cinéma dit « indépendant » constitue le phénomène le plus intéressant de ces dix dernières années. Ces films d'auteurs ont certes toujours existé mais différents facteurs contribuent à leur donner dorénavant beaucoup plus de visibilité. Le public éduqué, urbain, familiarisé avec le cinéma international et ouvert à des sujets de société se fait notamment plus nombreux.
Face à cette demande croissante, l'offre est facilitée par deux phénomènes : le développement rapide des multiplexes qui peuvent réserver de petites salles aux « petits films » – sauf quand sort un blockbuster de Bollywood qui peut truster toutes les salles d'un multiplexe ! – et, surtout, la prolifération récente des plateformes de diffusion telles Netflix ou Amazon Prime Video qui bâtissent leurs catalogues en achetant les droits de films de toutes sortes.
Ce cinéma indépendant est « difficile à définir. Il n'y a aucune unité, aucune homogénéité dans ce cinéma d'auteurs et il n'y a pas non plus de frontière étanche avec Bollywood », souligne Hélène Kessous (7). Il est d'ailleurs assez symbolique que l'on ne sache pas trop comment désigner ce mouvement. Si le terme « cinéma indépendant » est le plus employé, il est un peu trompeur dans la mesure où certains de ces films peuvent bénéficier de financements proches de ceux de Bollywood ou de la participation d'acteurs connus de Bombay. Le terme « cinéma d'auteurs » serait peut-être plus approprié s'il n'avait une connotation « film d'art et d'essai » qui ne convient guère. La majeure partie des réalisateurs de ce mouvement s'adresse en effet au grand public et leurs films ont des ambitions commerciales qui dépassent le cercle très étroit des cinéphiles érudits.
Ces réalisateurs indépendants ont généralement en commun un rejet de l'esthétique léchée de Bollywood, ce qui ne les empêche pas de jouer avec les codes du cinéma hindi. C'est en fait finalement sur la gamme des sujets traités et leur « politisation » que l'on peut trouver les principaux points communs de ce nouveau cinéma.
« Il y a de plus en plus de voix qui s'expriment, des cinéastes qui ont un message beaucoup plus universel, beaucoup plus fort », nous explique Anurag Kashyap, le chef de file de ce mouvement, « et ils n'ont peur de rien ! Ils n'ont pas peur de parler de sujets politiques, de questions de genres, de sexualité... » Point essentiel, ajoute-t-il, ces nouveaux cinéastes sont « ancrés » dans la réalité, ils s'appuient sur leur vie personnelle là où les films de Bollywood se situent fréquemment dans des mondes irréels comme ceux des personnes extrêmement riches.
Ces réalisateurs « traitent des sujets dont les Indiens pensaient jusqu'alors qu'on ne pouvait pas en parler au cinéma parce que les films indiens consistaient en histoires heureuses avec une fin heureuse (happy end). Leurs films s'appuient sur une compréhension de la société et donnent la parole aux gens marginalisés », poursuit Kashyap.
Il n'y a pas de sujet interdit pour ce cinéma d'aujourd'hui. On y parle des relations entre castes et du sort réservé aux Dalits (Intouchables), de la pauvreté, du crime (de manière réaliste contrairement aux films d'actions de Bollywood), de la corruption, du sort des femmes, des relations entre communautés...
Les films d'Anurag Kashyap en fournissent de bons exemples. Son œuvre la plus célèbre, Gangs of Wasseypur (2012), est une fresque monumentale consacrée aux guerres opposant les mafias de cette ville du Jharkhand, à l'est du pays. Se déroulant sur une soixantaine d'années, elle montre les luttes de pouvoir pour le contrôle des ressources minières de la région, l'implication des hommes politiques locaux, la corruption de la police, le détournement des processus électoraux par les criminels, etc https://www.vie-publique.fr/catalogue/279319-linde-une-puissance-singuliere

Santosh de Sandhya Suri (Inde - 17/07/2024)
avec Shahana Goswami, Sanjay Bishnoi, Sunita Rajwar…
V.O.S.T. - 2h08

Un polar féministe et fresque de la société indienne contemporaine
franceinfo Culture avec AFP

Salué comme un "*polar captivant et puissamment féministe*" (*Time Out*) et comme "*une leçon en matière de subtilité*" (*IndieWire*), *Santosh* porte à l'écran une tortueuse histoire de misogynie et de brutalité policière dans une petite ville de l'Inde.
La réalisatrice y dresse le portrait d'une Indienne qui hérite du poste de policier de son mari après la mort de celui-ci en service. "*Le point de départ du film était l'idée d'un documentaire sur la violence contre les femmes en Inde, mais il s'est transformé en quelque chose de plus grand, une fresque de la société, un regard sur le type d'endroit où ces questions sont en suspens*", explique la réalisatrice indienne Sandhya Suri
"*C'est un film qui devait sembler réel pour un public indien, et pas seulement un film tourné vers l'Occident*", explique-t-elle. Il s'agit ainsi d'une histoire "*difficile et complexe*" à recevoir pour de nombreuses personnes dans son pays, reconnaît la cinéaste, dont la première préoccupation concernait le regard que porterait la police, notamment les agents dont elle est familière, sur *Santosh*.
L'Inde compte de nombreux grands cinéastes, mais il leur est souvent difficile de trouver un débouché, ont regretté Sunita Rajwar et Shahana Goswami, les héroïnes du film. "*En Inde, le cinéma est essentiellement perçu comme un divertissement, et il est donc dicté par l'économie. Les films indépendants sont très difficiles à réaliser, même s'ils sont bon marché*", explique cette dernière qui incarne le rôle de la jeune policière. *Santosh* met "*un miroir sur le monde qui nous entoure en Inde sans pointer du doigt*", s'est-elle réjouie. Sunita Rajwar, qui joue le rôle de l'officière la plus âgée et la plus corrompue, a aimé incarner ce rôle complexe. "*Nous voyons ses frustrations, ses insécurités, ses moments de bonheur*", *précise-t-elle à l'AFP. "Elle est aussi seule et elle peut savoir que ce qu'elle fait est mal, mais elle le fait quand même parce qu'il n'y a personne pour la reprendre*."
L'Inde a connu une année faste à Cannes, avec *All We Imagine as Light* de la réalisatrice Payal Kapadia qui a remporté le Grand Prix dans la compétition principale.

Histoire vraie
L'idée de Santosh est née lorsque Sandhya Suri se trouvait en Inde, où elle travaillait avec diverses organisations non gouvernementales. Une image de manifestantes l'a interpellée, à la suite de l'affaire Nirbhaya en 2012 (un viol collectif avec été commis dans un bus à New Dehli). La réalisatrice se rappelle : "Il y avait l'image d'une immense foule de manifestantes en colère, les visages contorsionnés par la rage, et une ligne de policières qui les forçaient à reculer."
"L'une de ces policières avait une expression si énigmatique. Elle m'a fascinée. Qu'est-ce qui la sépare des manifestants, et quel pouvoir son uniforme exerce-t-il sur ceux qui n'en portent pas ? Explorer cette violence et le pouvoir de cette femme au sein de cette violence m'a semblé passionnant."
À partir de là, Sandhya Suri a commencé à faire des recherches sur les femmes agents de police et a appris l'existence du système gouvernemental de "nomination compassionnelle", qui permet aux personnes à charge des agents de police décédés d'hériter de leur emploi. La cinéaste s'est entretenue avec de nombreuses veuves, ce qui lui a permis de comprendre ce que ces femmes vivaient :
"Certaines d'entre elles avaient vécu une vie très protégée, quittant rarement la maison en l'absence de leur mari. J'ai été frappée par le parcours de la femme au foyer à la veuve, puis à la policière. C'est un parcours sur lequel j'ai voulu écrire et que j'ai voulu regarder."
Le personnage de Santosh n'est par ailleurs pas hermétique à la corruption, comme l'explique la réalisatrice : "Le fait de porter un uniforme de police lui confère automatiquement un statut et un pouvoir, et j'étais curieuse de voir comment elle utiliserait ce pouvoir. Je savais qu'il ne s'agirait pas de l'histoire d'un bon flic dans un mauvais système, mais plutôt d'un univers moralement trouble dans lequel Santosh trouverait sa propre nuance de gris. »
Extrait du dossier de presse